

Traverser l'Europe à contre-courant

Le continent, politique, historique et culturel, est au cœur de « Sur la route du Danube », récit de 4 000 km à vélo d'est en ouest le long du grand fleuve

NILS C. AHL

Deux amis à vélo pédalent d'Odessa à Strasbourg pendant quarante-huit jours : 4 000 kilomètres de vent, de paysages, de rencontres et de moustiques – mais aussi de frontières et de douanes, de longitudes et de latitudes, de toponymes et d'idiomes divers et mêlés. Une remontée de l'Europe à contre-courant, à « rebrousse-poil », d'Orient en Occident, « pour échapper à [la] mer inéluctable ». Par un prompt renfort, les deux compères ne seront pas seuls au moment d'arriver à la « grande paroi courbe et vitrée du palais de cristal européen » : une rumeur-fleuve d'amoureux déçus les précède, une cohorte de fantômes vieux parfois de vingt siècles les protège. Bientôt, « roue dans la roue et main dans la main », toute une armée multinationale et imaginaire remonte le plus long fleuve du continent jusqu'à son Parlement.

Une triple passion

Dans l'épilogue de *Sur la route du Danube*, replet « récit d'arpentage », Emmanuel Ruben, né en 1980 et auteur désormais d'une petite dizaine de livres (dont le très beau *La Ligne des glaces*, Rivages, 2014), avoue une triple passion : pour le Danube, pour le vélo et « pour l'histoire d'un vieux continent, l'Europe, l'homme malade de la planète ». Et de fait, s'il est beaucoup d'autres sujets et d'autres visions qui surgissent au fil de l'eau et de la route, l'Europe, politique, historique et

culturelle, s'affirme bel et bien comme la destination ultime de cette suite de courts chapitres en mouvement, sa direction, son nord magnétique. En Ukraine ou en Moldavie, le cycliste écrivain a beau jeu de s'interroger sur le sens véritable de ce voyage – il en dévoile et en déterre en vérité les bornes, les stèles, les ruines d'hier pour plus tard.

La leçon du livre s'affirme plus complexe, cependant, que de simplement « pédaler à contre-courant de cette Europe que des commissaires nous tricotent dans leurs palais de cristal sans rien nous demander », comme Emmanuel Ruben l'écrit par ailleurs. Ce serait oublier l'eau, l'effort renouvelé d'une centaine de kilomètres quotidiens, et la musique. Celle de la langue qui se coule dans les impromptus du paysage et des conversations de hasard, qui épouse la rumeur du vent et sèche au soleil.

Une phrase revient sans cesse, capitale, lâchée un jour par Vlad, l'ami qui l'accompagne : « Le plus dur c'est de trouver le bon rythme. » *Sur la route du Danube* tient justement par le rythme, par son lyrisme, par la scansion des phrases et des anecdotes, bien au-delà de son supposé message. La relation d'Emmanuel et Vlad, « l'écrivain européen de langue française » et son ami ukrainien, fonctionne ici (et tout particulièrement quand on remonte un fleuve) comme une relation de halage, d'entraînement. Un cycliste permet à un autre de s'abriter, de garder précisément « le bon rythme », une étape après l'autre, pour pédaler encore, « contre les traités et les trahisons (...) avec des cohortes de réfugiés dans notre sillage ».

La crise migratoire contemporaine est probablement l'un des multiples sujets en creux de ce récit roulant. Dans son

épilogue, Emmanuel Ruben l'insinue quand il écrit : « Je voulais remonter le Danube dans le sens des invasions barbares et des grandes migrations (...) à contre-courant de la rotation terrestre, du Drang nach Osten et des vents dominants. »

Un moment de vie nomade

C'est pourquoi *Sur la route du Danube* est également le contre-pied du célèbre *Danube*, de Claudio Magris (Gallimard, 1988), qui suivait, lui, la progression des colons souabes le long du fleuve. Partout, les conversations improvisées finissent par tourner autour de l'Europe, de ses frontières, du passage des peuples et de ces nouveaux migrants de Syrie ou d'Afghanistan. Sur sa selle, au fil des pensées et des digressions, l'écrivain compose son texte en cavale, mimant la fuite désespérée de ces hommes et de ces femmes au mépris des frontières, ces « lignes rouges arbitraires », dans l'ivresse d'un moment de vie nomade réglée sur le soleil et le mouvement des étoiles.

Il s'agit là, probablement, de la plus grande réussite de ce livre – qui n'est pas un reportage en immersion dans une caravane de migrants, ni une randonnée académique dans les replis de l'histoire européenne, ni un anti-*Danube* : le texte d'Emmanuel Ruben n'essaie jamais de passer pour ce qu'il n'est pas. Mais dans ses illuminations d'écrivain cycliste, dans son emportement de géographe, dans son lyrisme d'enfant des bords du Rhône remontant, têtu, un autre fleuve, il atteint une forme de perfection rare. Il s'avale comme la route, le rythme est éternel. ■

• SUR LA ROUTE DU DANUBE, d'Emmanuel Ruben, Rivages, 608 p., 23 €.